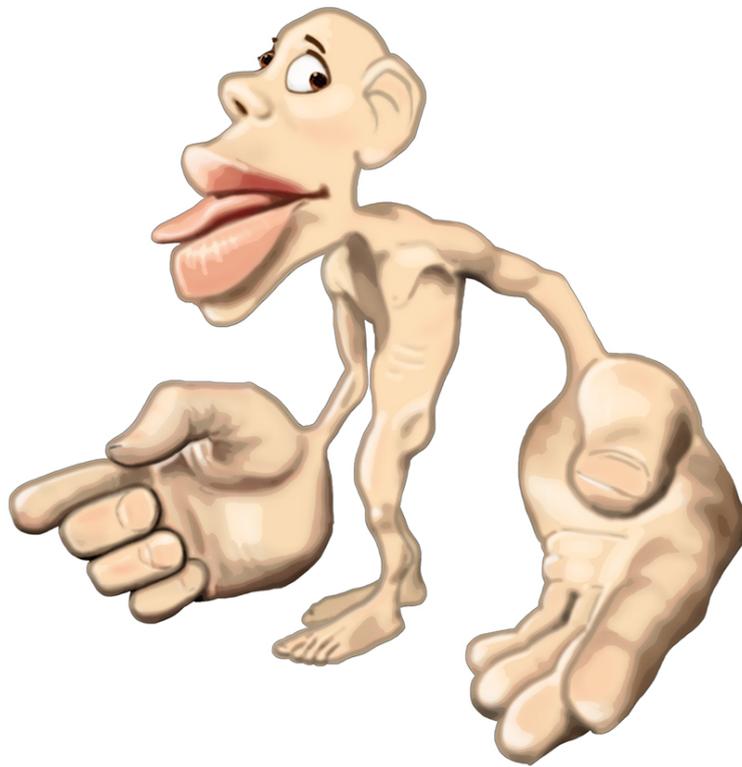


OLIVIER BAUER

VOULOIR, POUVOIR,
DEVOIR TRANSMETTRE
« DIEU » A TOUS LES SENS

LES CONFESSIONS D'UN AUTRE PASTEUR B.



OLIVIER BAUER

VOULOIR, POUVOIR,
DEVOIR TRANSMETTRE
« DIEU » A TOUS LES SENS

LES CONFESSIONS D'UN AUTRE PASTEUR B.

Du même auteur, livres gratuits et en libre accès :

Bauer, O. (2020). *500 ans de Suisse romande protestante (1526-2019)*. Alphil Presses universitaires suisses.

<https://www.alphil.com/index.php/auteurs/bauer-olivier/500-ans-de-suisse-romande-protestante.html>

Bauer, O. (2017). *Nicole Rognon mange aussi comme elle croit*. Lausanne. <https://wp.me/P2An6l-1Rl>

Bauer, O. (2015). *ABC de la religion du Canadien de Montréal*. Montréal. <http://wp.me/P2An6l-18t>

Bauer, O. (2013). *Sur la piste du bretzel*. Montréal. <http://wp.me/P2An6l-18t>

Bauer, O. (2009). *Between Steeple and Stove. A Huguenot Gourmet*. (S. Moyer, Trad.). Montréal. <http://hdl.handle.net/1866/2683>

Vouloir, pouvoir, devoir transmettre « Dieu » à tous les sens.

Les confessions d'un autre pasteur B.

Olivier BAUER.

Olivier Bauer est professeur ordinaire à l'Institut lémanique de théologie pratique, Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Lausanne.

Pour joindre l'auteur : olivier.bauer@unil.ch

Pour d'autres livres gratuits et en libre accès, visitez le blogue de l'auteur : « Une théologie au quotidien » : <http://olivierbauer.org>

Le sous-titre vient en hommage au titre d'un livre de Jacques Chessex : Chessex, J. (1974). *La confession du pasteur Burg*. Ch. Bourgeois. Mais Dieu merci, le contenu en diffère.

© Olivier Bauer. Lausanne. Été 2020.

Licence Creative Commons: Attribution — pas d'utilisation commerciale.

1. « Paroles, paroles, paroles... »

Je le reconnais, je l'avoue, je le confesse, j'ai passé 35 ans de ministère pastoral à parler ; à discourir, à dialoguer, à dire et contredire, à commenter, à gloser, à prêcher, à sermonner, bref à parler.

« Encore des mots, toujours des mots, les mêmes mots ». Mais, à ma décharge, beaucoup de mots d'amour, des mots d'encouragement, des mots de compassion ; et j'en suis fier. Mais toujours « rien que des mots » (Dalida). Et à ma charge, trop de mots durs, trop de mots sévères, trop de mots dont j'étais trop sûr, trop de mots que je croyais définitifs. Je pensais, je pense parfois encore, que je pouvais avoir le dernier mot parce qu'Il était le dernier mot. Ce qui faisait de « je », « Il », ce qui faisait de moi un dieu, le « Dieu ».

Permettez-moi de m'arrêter sur un mot, ce mot : « Dieu ». Un mot toujours au singulier, car je suis radicalement monothéiste ; il n'y a qu'un seul « Dieu », mais différentes manières de le concevoir, de (se) le représenter ; manières protestante, catholique ou orthodoxe ; mais aussi manières chrétienne, juive ou musulmane ; et toutes les autres encore. Un mot toujours au masculin, ce que je regrette ; mais limite du langage, limite du français, il faut genrer les mots, les sexuer ; ce qui n'a guère d'importance pour une chaise ou un fauteuil, mais ce qui change tout pour un-e « Dieu·e ». Un

mot, toujours avec une majuscule, par respect ou par habitude ; peut-être pour montrer qu'il est le vrai ; mais sur cette majuscule, je reste muet, puisqu'elle ne s'entend pas. Les mots dits ont au moins cet avantage sur les mots écrits de rester plus ambigus.

Un « Dieu », que j'entoure aujourd'hui de guillemets comme pour le protéger — ou pour m'en protéger, car il n'a évidemment pas besoin de ma protection —, pour souligner qu'il ne s'agit que d'un mot. D'un mot et aussi d'une représentation. « Dieu » serait-il donc dans le mot « Dieu » ? Mais où ? Dans le grand « D » ? Dans le « i » ? Dans le « e » ? Ou dans le « u » ? Ou seulement dans l'agencement de ces quatre lettres, autre tétragramme sacré. Nous sommes au risque de faire du mot « Dieu », « Dieu » lui-même, le « Dieu ». Dieu-le-mot devient alors une idole, avec tout ce que ces deux mots — « Dieu » et « idole » — portent de représentations, d'images dépassées ou actuelles, belles ou laides, vivifiantes ou mortifères. Je crois que si Dieu est en « Dieu », il y est seulement dans les trois espaces qui séparent les quatre lettres, dans ces trois blancs, dans ces trois vides, dans ces trois intervalles ; et comme par hasard, il y en a un pour chaque personne de la Trinité : « D i e u ».

Je le reconnais, je l'avoue, je le confesse, certains mots sont plus que « rien que des mots », plus que des « paroles, parole, paroles » ; ceux qui réchauffent, nourrissent, consolent,

Vouloir, pouvoir, devoir transmettre « Dieu » à tous les sens

rassurent ; ceux qui font vivre. J'espère en avoir prononcé quelques-uns pendant mes 60 années d'existence.

2. « Elle est ailleurs »

Parfois, je me demande où est « Dieu ».

Parce qu'on me l'a enseigné à l'église comme à l'université, parce que je veux bien le croire, je réponds que « Dieu » est ailleurs, extérieur. Une extériorité géographique, mais aussi conceptuelle : « Dieu » est autre, tout autre, radicalement autre. Je l'ai religieusement répété depuis 30 ans. Mais avec une question récurrente : y a-t-il quand même un peu de « Dieu » en moi ?

Après, tout, le judéo-christianisme affirme qu'il a fait les humains à son image et le christianisme qu'il s'est incarné, littéralement « mis en corps » ! Les sourd·es chrétien·nes signent « Dieu » par un mouvement qui conduit un « d » pointé vers le ciel jusqu'à leur cœur ! « Dieu » y serait-il, de l'ordre du sentiment ? Ou logerait-il plutôt dans mes tripes, c'est-à-dire dans mes émotions ? Ou dans mon estomac, puisque le corps du Christ s'ingère lors de l'eucharistie ? Serait-il plutôt dans une âme, 21 ou 45 grammes de divin, respectivement la différence entre corps moribond et corps mort et la diminution de la masse corporelle mesurée lors d'une décorporation ?

La foi venant de ce que l'on entend, « Dieu » entrerait-il dans mon cerveau par mes oreilles ? Dans mon cerveau reptilien comme un instinct de survie, pour tranquilliser et exciter ?

Dans mon cerveau limbique comme une émotion que je

ne pourrais contrôler ? Ou dans mon cortex ? Plutôt dans mon hémisphère droit plus holistique, ce qui en ferait un « Dieu » à comprendre plutôt qu'à apprendre ? « Dieu » serait-il dans le lobe temporal qui générerait la croyance ? On sait au moins quelles aires du cerveau activent la dévotion, la piété, la méditation, la prière, les exercices spirituels, l'extase ou la transe ; lobe frontal : intuition et abstraction ; régions corticales : relations interpersonnelles ; lobe pariétal : altération du sens de soi.

Mais où est donc « Dieu » ? En moi ? Ailleurs ? En moi et ailleurs ? Voltaire l'avait déjà pressenti : « Dieu a créé l'homme à son image, il le lui a bien rendu ».

Il m'arrive d'éprouver des sensations, des sentiments, des émotions que je crois ne pas m'appartenir ; il m'arrive de faire l'expérience de réactions instinctives que je crois ne pas m'appartenir ; il m'arrive de posséder des connaissances et des compréhensions que je crois ne pas m'appartenir. Alors, je considère — mais peut-être que je m'en convaincs — qu'elles viennent d'un ailleurs, d'un autre que moi. Un ailleurs, un autre que par héritage, par habitude et par commodité, j'appelle, faute de mieux, « Dieu ». Si j'espère lui rendre ainsi un peu de ce qu'il m'a donné, je sais que je le crée aussi ainsi un peu à mon image. Je le regrette, mais je ne peux pas m'en empêcher, pas faire autrement, pas faire mieux. Alors je

Vouloir, pouvoir, devoir transmettre « Dieu » à tous les sens

reçois les « Dieux » que d'autres créent à leurs images. Et je le répète : « Dieu » est autre ; elle est ailleurs.

3. « Des quantités de choses qui donnent envie d'autre chose »

Oui, je sais, la Réforme protestante supprime tous les intermédiaires supposés — et posés — entre « Dieu » et les êtres humains ; triple refus : d'un homme, le pape, d'une femme, Marie et d'une chose, la messe (Laurent Gagnebin et André Gounelle). Oui, je sais que le protestantisme affirme une relation directe, personnelle et particulière entre chacun·e et son « Dieu ». Oui, je sais que le principe protestant « À Dieu seul la gloire ! » désacralise tout ce qui est créé, que ce soit par l'être humain ou par « Dieu » lui-même. Oui, je sais tout ça.

Ce qui ne m'empêche pas de penser que la relation à « Dieu » passe, passe toujours, passe forcément à travers des artefacts fabriqués par des êtres humains, mais fabriqués parce qu'ils s'imposent à elles, à eux. Des artefacts qui, dans les meilleurs des cas, pointent vers « Dieu », le font rencontrer, en indiquant quelques traits, quelques aspects. Pour le meilleur et pour le pire.

La messe est évidemment un artefact fabriqué surtout par des hommes — trop peu par des femmes — ; elle me signifie que Dieu se transmet en paroles et en gestes, en musique et en silence, en lumière et en couleur, en nourriture et en odeurs. « Marie » est un artefact fabriqué par les hommes — je devrais écrire certains hommes, mais c'est trop général —

qui l'ont construite à partir du récit évangélique et de leur désir pour en faire le modèle des femmes que « Dieu » : soumises, disponibles, fidèles, mères et vierges tout à la fois ; mais « Marie » est en même temps un autre artefact, autrement fabriqué pour dire la place des femmes dans le cœur de Dieu, la place de Dieu dans le sein des femmes. Le pape est un artefact fabriqué par les dirigeants d'une Église qui cherchait à mettre « Dieu » dans sa cité, à monopoliser sa parole pour imposer le vrai, le juste, le bien, ou plutôt un « vrai », un « juste », un « bien », son « vrai », son « juste », son « bien ».

Le mot « Dieu » est aussi un artefact fabriqué par des êtres humains et je mets des guillemets pour le protéger. La Bible est aussi un artefact, livre fabriqué par des êtres humains, collection de témoignages où des communautés d'hommes et de femmes racontent leur « Dieu », un « Dieu » qui aime, qui libère, qui ramène à la maison, qui guérit et qui pardonne, mais un « Dieu » qui asservit, qui exile, qui punit, qui détruit.

Comme « il y a des mots qui font vivre » (Paul Eluard), il y a des visages, des images, des objets, des gestes, des goûts et des odeurs qui vivifient, qui me donnent de vivre avec « Dieu ». J'ajoute aussitôt qu'il y en a aussi — y compris parmi les plus religieux, les plus chrétiens et les plus évangéliques — que je trouve mortifères ou qui restent lettre morte.

Je le sais, car j'ai reçu et j'ai transmis et des uns et des autres.

4. « Comme de bien entendu »

Jésus aurait dit « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende » (Évangile de Matthieu 13,9). Ce qui a l'avantage de n'exclure personne. Surtout que Jésus n'a même pas dit « pour écouter ». À part quelques personnes dont les oreilles ne servent qu'à soutenir les lunettes ou leur chapeau, nous avons toutes et tous des oreilles pour entendre.

Tautologie donc, sauf pour les sourd·es et les malentendant·es, évidemment. Et de fait, Jésus et moi et nous les privons de « Dieu », quand nous limitons sa révélation à l'ouïe. Ce que faisait Martin Luther quand il écrivait « Dieu n'a plus besoin des pieds ni des mains ni d'aucun autre membre ; il ne requiert que nos oreilles » (je sais que je ne lui rends pas entièrement justice avec cette seule citation).

Mais alors d'où vient le privilège que le christianisme et plus spécifiquement le protestantisme accordent à la parole, à la parole rationnelle, que ce soit sous sa forme orale ou écrite ? Depuis des années, j'ai eu le temps d'y réfléchir et d'en reconstruire la logique sous-jacente.

J'en ai conclu que le privilège ne concernerait pas toutes les paroles, mais seulement la Parole de « Dieu ». Le « P » majuscule serait là pour indiquer que la Parole de « Dieu » n'équivaudrait pas au langage des êtres humains. J'en ai conclu qu'on parlerait de « Parole » parce que c'est une

caractéristique de la parole d'être un événement — sitôt prononcée, sitôt envolée — ; parce que c'est une caractéristique de la parole de ne pas exister sans un sujet qui la prononce ; que c'est une caractéristique de la parole de venir de l'extérieur — d'un·e autre qui parle — et de venir jusqu'à moi — un·e autre qui écoute — ; que c'est une caractéristique de la parole d'être immatérielle, impossible à posséder, mais susceptible d'être multipliée à l'infini !

« Parole de "Dieu" » donc comme une manière économique — trois mots seulement — que la révélation de « Dieu » est toujours un événement, qu'elle implique toujours un sujet, qu'elle vient forcément d'ailleurs et doit aller plus loin, qu'elle nous dépasse et nous échappe.

Parfait !

Sauf que je sais aussi d'expérience que la parole vaut pour le pouvoir qu'elle donne à qui l'utilise. C'est le philosophe Michel Serres qui m'a ouvert les yeux — oui, ouvert les yeux puisque je l'ai compris en lisant son livre *Les cinq sens* —. Je peux refuser de manger, je peux m'abstenir de tout contact, je peux me pincer le nez ou fermer les yeux. Mais il m'est plus difficile de me débarrasser des sons : musiques, bruit, mots, etc.

Et si le privilège de la parole — qu'elle soit Parole de « Dieu » ou parole humaine (Karl Barth) — venait surtout de l'autorité qu'elle donne au pasteur·e ? Faudrait-il encore le
maintenir ?

5. « Voir, il faut voir, sais-tu voir ? »

Je me rappelle une adolescente qui avait illustré la prière d'intercession avec trois lignes : l'une remplie d'yeux fermés, l'autre d'yeux entrouverts — ou entre fermés, mais je suis de nature positive — et la dernière d'yeux ouverts. Cette image, je l'ai beaucoup aimée et souvent utilisée.

En effet, que demander à « Dieu » de plus que d'ouvrir nos yeux ? Que lui demander de mieux que la capacité de voir le monde ? Que lui demander d'autre que de nous apprendre à voir ? À voir le bien pour s'en montrer reconnaissant — le truc des yeux fonctionne aussi pour la prière de louange — ; à voir le mal pour le changer.

Même si « on ne voit bien qu'avec son cœur », même si « l'essentiel est invisible pour les yeux » (Antoine de Saint-Exupéry) — et peu importe le nom que nous donnons à l'essentiel : « Dieu », « Amour » ou « Vie », avec de belles majuscules et de prudents guillemets —, il nous reste à voir, à regarder plutôt, à regarder avec nos yeux, tout le reste, tout ce qui n'est peut-être pas essentiel, mais qui a au moins l'avantage d'être visible. Et, mine de rien, nous voilà rendus au cœur d'un vaste problème théologique : comment montrer l'invisible ? Peut-on dévoiler un « Dieu » qui se voile ? Peut-on voir un « Dieu » qui se cache ? Soit écrit en passant, une

question qui se pose aussi dans le registre de l'ouïe : comment dire l'inaudible ?

Sur cette question — celle de montrer l'invisible —, je me suis mis à l'école du théologien syrien Jean Damascène (676-749), défenseur des icônes et des iconodules — qui servent les images — contre les iconomaques — qui combattent les images —. Il m'a enseigné, avec un argument christologique — un mot savant pour une réflexion qui se fonde sur Jésus-Christ —, il m'a enseigné que « Dieu » n'est pas créé et qu'il est « incirconscribable » — je devrais donc plutôt utiliser des guillemets inversés : » Dieu « — mais qu'il s'est révélé dans la nature humaine, dans la nature d'un homme — c'est là qu'intervient la christologie — et qu'il est donc, en même temps « circonscriptible », que des images peuvent le montrer ou au moins en montrer quelque chose. Il m'a encore enseigné que les images peuvent être hiérarchisées, soit, de la plus fidèle à celles qui le sont moins : le Fils, image consubstantielle de » Dieu « ; l'être humain, image de » Dieu « — l'argument est ici théologique (il se rapporte à Dieu) et le christianisme le partage avec le judaïsme puisque c'est lui qui affirme : "Dieu dit : faisons les humains à notre image" — ; les autres créatures qui reflètent la perfection du plan divin et participe à la sainteté de "Dieu" ; enfin et seulement après le reste, les images peintes — j'ajoute les images imprimées ou virtuelles —. »

Vouloir, pouvoir, devoir transmettre « Dieu » à tous les sens

Il faut donc savoir voir. Regarder le visible pour ce qu'il est, pour ce qu'il peut devenir et pour ce qu'il me montre de l'invisible.

6. « Jolie bouteille, sacrée bouteille »

Moi, ce que j'aime le plus dans le culte... c'est la cène ! Je m'y sens en communion avec mes sœurs et mes frères en Christ. Que nous y partagions du pain et du vin n'y est pas pour rien. Et que nous mangions ce pain partagé et que nous buvions ce vin partagé y est pour tout. Car la nourriture nous rapproche, car la nourriture nous rassemble. Car ce pain, car ce vin nous font goûter quelque chose de « Dieu » ; son envie que les êtres humains collaborent avec lui — de lui le blé et le raisin, de nous le pain et le vin — ; notre besoin d'être ensemble — un épi ne fait pas un pain, une grappe ne fait pas du vin — ; le souvenir d'une mort — « ceci est mon corps donné pour vous » — et l'espérance d'un futur — « je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce que je le boive nouveau avec vous dans le royaume de mon Père » ; ce qui nourrit et ce qui enivre.

Moi, ce que j'ai toujours aimé dans le culte protestant, c'est la liberté qu'il offre. Rien n'est sacré en soi — pas même la bouteille trop chère à Graeme Allwright —, tout peut devenir symbole. Et je ne m'en suis jamais privé.

J'ai célébré des cènes avec du pain de mie par solidarité avec les moins riches, avec de la brioche pour faire du dimanche un jour de fête, avec du pain de campagne pour conjoindre santés biologique et spirituelle, avec des hosties par esprit œcuménique, avec du pain challah — le pain juif du

shabbat — par esprit interreligieux — mais il s'émiette quand il est trempé dans la coupe — ; avec de la tresse le dimanche de la Trinité — parfaite pour en indiquer tout le mystère, puisqu'une tresse qui paraît triple est formée de deux pâtons que l'on plie en quatre ! — ; mais aussi, au cours de mes voyages, avec de la baguette en France, avec un biscuit de mer sur une île — il m'a fallu mouiller mon doigt pour attraper la dernière miette —, avec du mil à Yaoundé, de la noix de coco à Papeete — comme Dieu s'approche des humbles, elle roule toujours au point le plus bas —, avec des galettes de sarrasin pour une paroissienne malade céliaque.

J'ai célébré des cènes avec du vin rouge pour nous transfuser à nous les communiant·es avec un sang qui nous fait vivre, avec du vin blanc pour nous rappeler que nous ne sommes pas des vampires ; avec de grands crus et des piquettes, avec des vins locaux — réalité de l'Église locale —, avec des vins étrangers — rappel de l'Église universelle —, avec le vin qu'offrent les vigneron·nes — quand les vigneron·nes offrent du vin —, avec du vin que j'achète aux vigneron·nes — parce qu'elles et ils doivent bien vivre et vivre bien — ; avec du jus de raisin parce que l'alcool peut être dangereux ; avec du vin et du jus de raisin biologique ou biodynamique — qu'importe l'ivresse pourvu qu'on ait la santé ! — .

Vouloir, pouvoir, devoir transmettre « Dieu » à tous les sens

Moi, ce que j'aime le plus dans les cultes, c'est la cène... et les après-cultes où l'on prolonge la cène en partageant ce qui reste à manger et à boire.

7. « Ça se sent, ça se sent que c'est toi »

C'est Paul qui l'écrit : « Nous sommes pour Dieu la bonne odeur du Christ ». Et ce que Paul écrit, un pasteur protestant le fait — Dieu merci, il ne le fait pas toujours, car il est plus chrétien que paulinien —. Reste encore à savoir ce qu'est, pour « Dieu », la « bonne odeur du Christ ».

Premier indice, Paul écrit à l'indicatif : « nous sommes la bonne odeur du Christ » ; pas d'impératif — « soyez la bonne odeur du Christ ! » —, ni d'optatif — « puissiez-vous être la bonne odeur du Christ ! » —, Paul décrit simplement ce qui est : « nous sommes la bonne odeur du Christ ». Peu importe ce qu'elle est. Deuxième indice, c'est pour « Dieu » — Paul ne met évidemment pas de guillemets, mais il devrait — que nous sommes la bonne odeur du Christ. Dans les narines de Dieu, nous sommes toutes et tous, sans aucune limitation de religion, de spiritualité ou de philosophie, une odeur qui plaît à « Dieu ». Troisième indice — trois indices en neuf mots seulement, vraiment quel talent ! —, Paul écrit « nous sommes la bonne odeur du Christ » plutôt que « nous avons » ou « nous portons » cette bonne odeur. Car ce qui compte au nez de « Dieu », c'est notre odeur intérieure ; peu importe que nous sortions des toilettes ou de la salle de bain, que nous diffusions l'odeur d'un abattoir ou d'un soin de beauté, celle de la sueur ou d'un grand parfumeur, la bonne odeur du Christ, celle qui plaît à Dieu, c'est toujours celle de notre intimité.

Ce qui justifie — ce qui explique au moins — la pudeur ou la méfiance — question de point de vue et vous choisirez le terme qui vous convient — de la théologie protestante quant à l'usage religieux des parfums et des odeurs, pas même l'encens qui a pourtant la cote en matière de spiritualité ; son refus de choisir une bonne odeur entre toutes les bonnes odeurs ; son refus de cacher la réalité quand elle est nauséabonde — principe hygiéniste, il vaut mieux éliminer la puanteur que tenter de la couvrir — ; son refus de croire en une odeur de sainteté qui hiérarchise les êtres humains par-delà la mort et qui dénie une triste réalité : tous les cadavres se putréfient et finissent par sentir la charogne.

Mais pour autant, la théologie protestante ne refuse pas tout usage théologique des odeurs et des parfums. Je connais des aumônières d'hôpital qui transmettent l'évangile avec des huiles essentielles ; je connais une grand-mère qui a voulu qu'au cœur de la chaleur de l'été, les fenêtres du temple où se mariait son petit-fils restent fermées pour que la mariée aveugle puisse aussi profiter des fleurs qu'elle avait choisies autant pour leur couleur que pour leur odeur ; je connais un pasteur qui dans le même culte a diffusé l'odeur de la souffrance — elle avait ce jour-là « l'odeur du dentiste » — et aspergé les fidèles avec le parfum de la bénédiction — elle avait ce jour-là l'odeur discrète et piquante d'un pamplemousse rose.

8. « Arrête, arrête, ne me touche pas »

Saloperie de virus !

À cause de toi, cela fait deux mois que je ne sors plus de chez moi. Deux mois que je ne rencontre plus ni âme qui vive, ni personne en chair et en os. Deux mois que je ne vois plus des gens, mais leurs images sur mon écran ; deux mois que je leur parle à travers un micro ; deux mois que j'entends leur voix qui sortent d'un appareil. Deux mois que je n'ai touché que des objets inertes et les poils de mon chat.

Saloperie de virus !

Deux mois qu'à cause de toi, dans mon église, je ne rencontre plus personne ; et quand j'écris ; « je ne rencontre plus personne », je veux dire : « je ne touche plus personne ». Qu'on ne se méprenne pas ! Je suis un homme blanc, suisse et réformé. C'est dire si je ne suis pas très tactile. Et encore, c'est un euphémisme... Ma bulle d'intimité s'étend au-delà de mon bras tendu — un mètre de « distanciation sociale » me rassure donc plus qu'il me frustre — et pour moi, « pudique » est le plus beau des compliments. Mais j'ai quand même besoin de contact. Et le contact implique le toucher. Qu'on ne se méprenne toujours pas ! Je sais faire la différence et garder mes distances. Je ne touche pas n'importe qui n'importe comment. Je distingue les niveaux d'intimité. J'ai dressé la liste des endroits plus ou moins touchables, une liste

qui vaut pour ma culture, mon âge, mon sexe, mon genre et ma profession : en public, je serre des mains, j'embrasse quelques joues — à l'africaine, il m'arrive même de toucher quelques tempes — ; en privé, je peux toucher les épaules, la tête, le dos ; dans l'intimité, je peux embrasser deux lèvres, masser un ventre ou deux pieds, caresser un visage, deux fesses, deux seins, un sexe. Vous étiez prévenu : un homme blanc, suisse et réformé.

Mais quand même, saloperie de virus !

À cause de toi, l'Évangile n'est plus totalement transmis. Car l'Évangile requiert de la proximité, de l'intimité, du contact, du toucher : apposition des mains — je n'aime pas les imposer — en signe de bénédiction ; étreinte en signe de paix ; prière en se tenant la main en signe de communion ; poignée de main — celle que Paul appelle « main d'association » — en signe de solidarité. Que dans certains services funèbres, « on ne touche pas » m'a toujours paru une incongruité ! J'embrasse même mes proches morts, un ultime geste d'amour (ou un ultime défi ?).

Je sais que le toucher implique le contact et que le contact requiert de l'hygiène. Je vais donc rester confiner ; je vais donc me tenir à distance, je ne vais pas toucher.

Mais saloperie de virus, je te préviens, tu n'auras pas le dernier mot !

9. « Quand on ouvre les mains »

Longtemps, j'ai fait des choses par habitude ou par conformisme. Et puis un jour, je me suis mis à réfléchir, à penser ce que je faisais machinalement, automatiquement, voire magiquement. Quand j'évoque ces « choses que j'ai faites », je pense à ce qui relève de notre sixième sens, le moins connu, la somesthésie (sensibilité du corps) ou la proprioception (perception de soi), tout ce que nous éprouvons avec nos muscles, dans notre corps : les stimuli, les sensations, les sentiments que nous provoquent nos déplacements, nos postures ou les gestes que nous performons.

Longtemps, à l'impératif « Prions ! », j'ai réagi comme je l'avais appris : en fermant les yeux et en baisant la tête ; pourquoi ? Pour me concentrer, par humilité ou pour « rentrer en moi-même », mais personne ne m'en a jamais rien dit ; en joignant les mains « à la protestante », les doigts croisés plutôt que tendus ; pourquoi ? Pour ne pas faire comme les catholiques ou pour signifier une communauté profondément imbriquée. Mais on ne me l'a jamais expliqué ; ou alors, j'ai oublié.

Longtemps, j'ai prié assis ou debout, jusqu'au jour où j'ai essayé la prière de Taizé. Essayée, mais pas adoptée. Je suis aussi souple qu'une barre d'acier et m'agenouiller me cause

trop d'inconfort ; je vis la prière comme une épreuve à surmonter, comme un défi à relever. Pas bon pour moi.

Longtemps, j'ai béni les (petites) foules, les deux bras largement écartés ; pourquoi ? Parce que ! Jusqu'au jour où j'ai vu une collègue méthodiste bénir en levant les deux bras, les paumes ouvertes vers le ciel ; pourquoi ? Parce qu'elle reçoit la bénédiction plutôt qu'elle la donne. J'ai adopté son geste et je le partage désormais avec les paroissien·nes : je leur propose de lever les bras, d'ouvrir les paumes, pour recevoir la bénédiction directement de « notre père-mère qui est aux cieux ». Un geste que longtemps j'avais refusé ; pourquoi ? Parce qu'il était pentecôtiste (on peut être pasteur et bête à la fois) ! Un geste qui rend heureuses les personnes qui ne peuvent pas se lever « pour recevoir la bénédiction » ou qui le font par devoir, mais en souffrant. Plus de postures permettent de mieux inclure.

Longtemps, j'ai rechigné à faire agenouiller les personnes que je bénissais — adultes baptisés, catéchumènes confirmés, nouveaux mariés — ; je trouvais cet agenouillement trop humiliant. Jusqu'à cette double expérience visuelle — voir un pasteur polynésien tendre la main, prendre la main pour relever une personne agenouillée — et somesthésique — éprouver la grâce d'une main secourable qui m'a relevé alors qu'épuisé, j'étais assis par terre à la fin d'un marathon —.

J'ai enfin compris qu'on peut accepter, mais je dois écrire

Vouloir, pouvoir, devoir transmettre « Dieu » à tous les sens

« je », que je peux accepter de m'abaisser si c'est pour être relevé. Belle réalité évangélique qu'il est facile de transmettre au corps.

10. « Mon cœur, mon amour »

Mille excuses !

J'ai voulu traiter les sens un par un et j'ai eu tort. Car nous sommes des êtres synesthésiques — du grec *syn* (avec) et *aesthesis* (sensation) —. Nous ne percevons pas les stimuli sensoriels un par un, mais tous ensemble. Une rose séduit par son parfum, mais aussi, en même temps par sa couleur, par sa forme, par sa douceur et même par ses épines acérées. Et par le souvenir des heures passées à jardiner ou du visage de toi qui me l'a offerte. Ce qui vaut pour une rose vaut pour « Dieu » ; puisque nous sommes des êtres synesthésiques.

Longtemps, toujours j'ai été trop fier ou trop homme ou trop occidental ou trop universitaire ou trop protestant — vous pouvez sans autre remplacer les « ou » par des « et » — pour m'intéresser aux sens qu'on m'avait appris à discréditer. Un pasteur réformé s'intéresse aux paroles et à la musique, à l'écriture et aux images ; pas aux goûts — excepté son cognac dominical — ; pas aux odeurs — celle de la pipe, mais seulement s'il est barthien — ; pas aux matières — sauf celle dont est faite sa robe pastorale — ; il ne connaît que deux postures : assis, debout. J'ai longtemps cru que c'était là ce qu'un pasteur protestant devait croire. Et, pour une foi aussi hérétique, j'aurais bien mérité d'être excommunié, d'être déclaré anathème !

Car « Dieu » ne se transmet pas seulement aux oreilles et aux yeux. En vérité, je vous le dis, il ne se transmet ni aux oreilles ni aux yeux. Pas plus à la bouche, au nez, à la peau, ni au corps. « Dieu » se transmet au cœur ! « Dieu » se transmet aux tripes ! En vérité, je vous le dis, « Dieu » entre dans notre corps. Oui, je suis enthousiaste je suis — du grec *en* (dans) et *theos* (Dieu) —. « Dieu » vient en moi. Par mes deux oreilles et mes deux yeux, par ma bouche et mes deux narines, par chacun de mes muscles et tous les pores de ma peau, « Dieu » entre dans mon être.

J'écris « "Dieu" se transmet » et je réalise brusquement, brutalement que « Dieu » n'a pas besoin de moi, ni de vous, ni de personne. Le verbe pronominal ne laisse planer aucun doute : « Dieu » se transmet tout seul et « Dieu » se transmet très bien tout seul. Cruel bilan de 35 ans de ministère, je crains de n'avoir été, de n'être qu'un serviteur inutile.

Mais si « Dieu » voulait quelque chose de moi, si « Dieu » m'accordait de le transmettre — ne serait-ce que pour me rassurer au soir de mon ministère — alors je le ferais désormais toujours, tout le temps à tous les sens. J'essayerais de manifester « Dieu » au cœur, aux tripes, de le faire ressentir au plus profond de chaque être. Et je suis convaincu que je serais plus efficace en « le » ou « la » donnant toujours en même temps à entendre, à voir, à goûter, à sentir, à toucher à éprouver.

Vouloir, pouvoir, devoir transmettre « Dieu » à tous les sens

Mille excuses. À vous comme à « Dieu ».

11. « Quand au temple, nous serons »

Je ne vous révélerai pas où j'exerce mon ministère. Mais quand je vous aurai dit ce que je vois entre le presbytère où j'habite et le temple où je célèbre, vous réussirez sans doute à identifier ma paroisse. Mais — j'ouvre une parenthèse —, écrire « presbytère » et « temple » plutôt que « cure » et « église » dit quelque chose de la famille religieuse à laquelle j'appartiens ; en l'occurrence, que je suis de confession protestante et de théologie libérale ; ils disent aussi que, dans ma volonté farouche de me démarquer du catholicisme – *mysterium tremendum et fascinans*, mystère terrifiant et fascinant (Rudolf Otto) — je fais de mon domicile celui du prêtre et du lieu de mon culte un lieu de sacrifice... — mais — je referme la parenthèse — et je passe, rapidement.

Si la taille compte — je parle des bâtiments évidemment —, alors, elle dit qui, dans ma ville, commande. Le plus haut bâtiment est une banque, le plus vaste un centre commercial et le plus visible le casino : argent roi. Mais Dieu soit loué, deux bâtiments imposants — mais pas tant que ça ! — relativisent ce jugement : un temple — protestant — et une église — catholique —. Oui, ils gaspillent de la place ; oui, ils coûtent cher à entretenir ; oui, ils sont sous-utilisés et surdimensionnés. Mais oui aussi, ils rééquilibrent la ville, ma ville, vers l'essentiel. Car si temple et église sont visiblement là pour être vus — parfois je les préférerais un peu plus modestes, comme

l'église évangélique dans la zone commerciale discrète et pratique —, ils sont visiblement là pour montrer que des personnes se réunissent en communauté parce qu'elles croient que croire en « Dieu » rend leur vie meilleure. Ceux qui ont des yeux pour voir l'invisible le comprennent ! Mais pour les autres, petite explication...

Mon temple comme cette église sont construits selon deux dimensions, verticale et horizontale. Verticale : le clocher s'effile, pointe vers le Ciel ; il conduit vers « autre chose », vers « quelqu'un-e d'autre », il suggère un lien à « Dieu ». Horizontale : le bâtiment s'allonge, s'élargit pour accueillir, pour réunir une communauté ; il rend solidaire.

Ce n'est qu'à l'intérieur que temple protestant et église catholique se distinguent. Beau symbole, d'abord l'unité — de façade ? —, ensuite la diversité. Et encore, d'abord, encore une similitude : des sièges pour accueillir des fidèles. Ensuite seulement une différence, minime ; au cœur de l'église catholique, là où tous les regards se dirigent, il y a le tabernacle — pour conserver les hosties consacrées — et l'autel — pour célébrer la messe ; c'est qu'au cœur de la foi catholique, il y a le sacrifice de la messe. Au centre de mon temple protestant, là où tous les regards se dirigent, il y a la chaire — pour commenter la Bible ; c'est qu'au cœur de la foi protestante, il y a la transmission d'une Parole, celle d'un livre et des personnes qui le lisent. Celle de « Dieu ».

12. « Y'a qu'un Jésus digne de ce nom »

Je me souviens avoir lu, il y a presque vingt ans, l'article d'un jeune théologien que j'avais jugé prometteur — je sais qu'il a fait du chemin depuis... —. Détournant la célèbre déclaration d'Antoine de Saint-Exupéry « L'essentiel est invisible pour les yeux », l'auteur affirmait que « l'essentiel est inaudible aux oreilles ». Il plaidait — déjà ! — pour que la prédication transmette Dieu — il ne mettait pas de guillemets à l'époque — à tous les sens. L'idée m'avait séduit, mais je ne l'ai que très exceptionnellement mise en pratique. Je sais ce qui est bien, mais je ne le fais pas ; pas toujours...

Mais je lui donne raison. L'essentiel est aussi inaudible aux oreilles qu'invisible à l'œil, inodore au nez, insipide à la bouche, immatériel aux mains, imperceptible au corps. L'essentiel est ailleurs, l'essentiel est autre ; l'essentiel nous échappe, l'essentiel se dérobe. S'il y a « Dieu », c'est au-delà de ce que nous pouvons percevoir. Mais s'il y a révélation de « Dieu », elle se donne dans ce que nous pouvons percevoir.

La théologie classique résume cette apparente contradiction dans une question : « Le fini est-il capable de porter l'infini ? » — « l'essentiel », « l'infini », j'aurais pu ajouter « l'absolu » ou « l'ultime », je prends soin de varier mes termes de peur d'enfermer « Dieu » dans un seul concept, dans une seule idole — . J'y apporte ma réponse. Et c'est ainsi, et c'est

ici que la confession d'un autre pasteur B. devient confession de sa foi :

Je crois qu'il y a un infini. Je le crois parce que j'ai envie de le croire, parce que j'ai besoin de le croire. Je le crois parce que c'est ainsi que je m'accepte être fini. Je le crois parce que certaines images, certains sons, certains goûts, certaines odeurs, certaines matières, certaines perceptions sont pour moi les traces de ce que le fini peut être, de ce que le fini doit être plutôt que de ce qu'il est.

Je le reconnais, je l'avoue, je le confesse, j'ai passé 35 ans de ministère pastoral à prétendre transmettre un « Dieu » intransmissible, un « Dieu » qui se transmet tout seul, qui se transmet sans moi. En fait, de fait, je le réalise aujourd'hui, j'ai passé 35 ans de ministère pastoral comme un transmetteur de second degré ; ce n'est jamais « Dieu » que j'ai transmis, mais toujours sa transmission. J'ai transmis ce que j'avais reçu pas plus (et parfois moins). J'ai transmis aux oreilles — surtout —, à la vue, à la bouche, au nez à la peau comme aux muscles — un peu et probablement plus que ne le pense — les médiations d'une médiation, celle de Jésus exécuté, mais ressuscité : fini, mais infini.

« Ce que personne n'a jamais vu ni entendu, ce à quoi personne n'a jamais pensé. Dieu l'a préparé pour celles et ceux qui l'aiment. » (Première lettre de Paul aux Corinthiens chapitre 2, verset 9)

Table des matières

1. « Paroles, paroles, paroles... »	8
2. « Elle est ailleurs »	11
3. « Des quantités de choses qui donnent envie d'autre chose »	14
4. « Comme de bien entendu »	16
5. « Voir, il faut voir, sais-tu voir ? »	18
6. « Jolie bouteille, sacrée bouteille »	21
7. « Ça se sent, ça se sent que c'est toi »	24
8. « Arrête, arrête, ne me touche pas »	26
9. « Quand on ouvre les mains »	28
10. « Mon cœur, mon amour »	31
11. « Quand au temple, nous serons »	34
12. « Y'a qu'un Jésus digne de ce nom »	36